

David Harvey

# Les limites du capital

*Traduit de l'anglais par Nicolas Vieillescazes*

*Préface de Cédric Durand*

{extraits}

Éditions Amsterdam  
2020

# Sommaire

<b>Préface de Cédric Durand</b>	<b>13</b>
<b>Note du traducteur</b>	<b>33</b>
<b>Introduction</b>	<b>37</b>
<b>1. Marchandises, valeurs et rapports de classe</b>	<b>47</b>
Valeurs d'usage, valeurs d'échange, valeurs	53
— Valeurs d'usage	53
— Valeur d'échange, argent et système des prix	57
— La théorie de la valeur	63
— La théorie de la survaleur	69
Rapports de classe et principe capitaliste d'accumulation	74
— Le rôle de classe du capitaliste et l'impératif d'accumulation	78
— Implications de l'accumulation capitaliste pour le travailleur	79
— Classe, valeur et contradiction de la loi de l'accumulation capitaliste	83
Appendice : la théorie de la valeur	86
<b>2. Production et distribution</b>	<b>91</b>
Part du capital variable dans le produit social total, valeur de la force de travail et fixation du taux de salaire	99
— Le salaire de subsistance	104
— Offre et demande de force de travail	105
— La lutte des classes relative au taux de salaire	107
— Le procès d'accumulation et la valeur de la force de travail	109
Réduction du travail complexe au travail simple	112
Distribution de la survaleur et transformation des valeurs en prix de production	116
Intérêt, rente et profit sur le capital commercial	124
— Capital commercial	127
— Capital-argent et intérêt	128
— Rente foncière	129
— Rapports de distribution et rapports de classe dans une perspective historique	129

<b>3. Production et consommation, offre et demande, réalisation de la survaleur</b>	<b>131</b>
Production et consommation, offre et demande, critique de la loi de Say	138
Production et réalisation de la survaleur	141
— Structure temporelle et coûts de réalisation	144
— Les problèmes structurels de réalisation	145
Le problème de la demande effective et la contradiction entre rapports de distribution et conditions de réalisation de la survaleur	148
<b>4. Changement technologique, procès de travail et composition-valeur du capital</b>	<b>157</b>
La productivité du travail sous le capitalisme	165
Le procès de travail	167
Les sources du changement technologique sous le capitalisme	182
Composition technique, composition organique, composition-valeur du capital	188
Changement technologique et accumulation	196
<b>5. L'organisation de la production capitaliste et ses transformations</b>	<b>201</b>
<b>6. La dynamique de l'accumulation</b>	<b>223</b>
Production de survaleur et loi générale de l'accumulation capitaliste	227
L'accumulation par la reproduction élargie	235
La baisse du taux de profit et les causes qui la contrecarrent	246
<b>7. Suraccumulation, dévalorisation et théorie des crises « première mouture »</b>	<b>261</b>
Suraccumulation et dévalorisation du capital	265
La « dévalorisation constante » du capital due à une hausse de productivité du travail	270
La dévalorisation par les crises	274
<b>8. Le capital fixe</b>	<b>279</b>
La circulation du capital fixe	286
Relations entre capital fixe et capital circulant	294

Formes particulières de circulation du capital fixe	302
— Capital fixe de grande échelle et de grande durabilité	302
— Le capital fixe « autonome »	305
Le fonds de consommation	308
L'environnement bâti destiné à la production, à l'échange et à la consommation	311
Capital fixe, fonds de consommation et accumulation du capital	315
<b>9. Monnaie, crédit et finance</b>	<b>319</b>
Monnaie et marchandises	323
La transformation de l'argent en capital	334
L'intérêt	337
Circulation du capital porteur d'intérêt et fonctions du système de crédit	343
— La mobilisation de l'argent comme capital	345
— Réductions du coût et du temps de circulation	346
— Circulation du capital fixe et formation d'un fonds de consommation	348
— Le capital fictif	349
— L'égalisation du taux de profit	353
— La centralisation du capital	355
Le système de crédit : instruments et institutions	356
— Principes généraux de la médiation financière : circulation du capital et circulation des revenus	357
— Sociétés par actions et marchés pour le capital fictif	360
— Le système bancaire	363
— Les institutions étatiques	365
<b>10. Le capital financier et ses contradictions</b>	<b>367</b>
Le système de crédit selon Marx	370
Le capital financier selon Lénine et Hilferding	375
La contradiction entre le système financier et sa base monétaire	379
Taux d'intérêt et accumulation	383
Le cycle d'accumulation	387
— Stagnation	387
— Reprise	388
— Expansion alimentée par le crédit	389
— Fièvre spéculative	391
— Krach	391

Politique de la gestion monétaire	392
L'inflation comme forme de dévalorisation	395
Le capital financier et ses contradictions	403
— Le capital financier comme « classe » des capitalistes financiers	405
— Le capital financier, unité des capitaux bancaire et industriel	407
— Le capital financier et l'État	409
Théorie des crises « deuxième mouture » : la relation entre production, monnaie et finance	413
<b>11. Théorie de la rente</b>	<b>419</b>
La valeur d'usage de la terre	425
— La terre en tant que base de la reproduction et de l'extraction	426
— Espace, lieu, situation	429
— Situation, fertilité et prix de production	433
La propriété foncière	435
Les formes de la rente	441
— La rente de monopole	442
— La rente absolue	443
— La rente différentielle	446
Le rôle contradictoire de la rente et de la propriété foncières dans le mode de production capitaliste	451
— La séparation du travailleur et de la terre en tant que moyen de production	452
— La propriété foncière et le principe de la propriété privée	453
— La propriété foncière et le flux de capital	453
Rapports de distribution et lutte de classe entre propriétaires fonciers et capitalistes	455
Marché foncier et capital fictif	460
<b>12. La production des configurations spatiales</b>	<b>467</b>
Relations de transport et mobilité du capital sous forme de marchandises	473
La mobilité du capital variable et de la force de travail	477
La mobilité du capital-argent	482
La localisation des procès de production	485
— Technologie contre situation en tant que sources de survalueur relative	488

— Le temps de rotation du capital dans la production – l’inertie géographique et temporelle et le problème de la dévalorisation	491
<b>La configuration spatiale des environnements bâtis</b>	<b>493</b>
<b>La territorialité des infrastructures sociales</b>	<b>496</b>
<b>Les mobilités conjointes du capital et de la force de travail</b>	<b>504</b>
— Complémentarité	506
— Contradictions et conflits	510
<b>13. Les crises dans l'économie spatiale du capitalisme</b>	<b>513</b>
<b>Le développement géographique inégal</b>	<b>518</b>
<b>Concentration et dispersion géographiques</b>	<b>519</b>
<b>La régionalisation de la lutte de classes et de fractions</b>	<b>521</b>
<b>Arrangements hiérarchiques et internationalisation du capital</b>	<b>524</b>
<b>« Troisième mouture » de la théorie des crises : aspects géographiques</b>	<b>527</b>
— Dévalorisation particulière, individuelle et localisée	528
— La formation des crises au sein des régions	529
— Les crises de réorientation	531
— Construction de nouveaux arrangements dans le but de coordonner l'intégration spatiale et le développement géographique inégal	532
<b>La formation des crises mondiales</b>	<b>535</b>
— Marchés extérieurs et sous-consommation	536
— Exportation de capital destiné à la production	537
— Expansion du prolétariat et accumulation initiale	540
— L'exportation de la dévalorisation	542
<b>L'impérialisme</b>	<b>543</b>
<b>Les rivalités inter-impérialistes : la guerre mondiale comme forme ultime de dévalorisation</b>	<b>547</b>
<b>Postscriptum</b>	<b>551</b>
<b>Bibliographie</b>	<b>561</b>
<b>Index</b>	<b>581</b>

# **Introduction**



On raconte que tous ceux qui étudient Marx éprouvent le besoin d'écrire un livre sur cette expérience. Le présent ouvrage constitue pour partie la preuve de cette affirmation. Pour partie seulement, car j'ai une autre excuse. Après avoir terminé, il y a près d'une décennie, *Social Justice and the City*, j'ai voulu dépasser les formulations hésitantes et, cela m'est apparu plus tard, erronées qu'il contenait, pour produire, d'un point de vue marxiste, une théorie définitive du processus urbain sous le capitalisme. Plus je m'empêtrais dans ce projet, plus je prenais conscience que des aspects fondamentaux de la théorie marxienne, aspects sur lesquels je comptais m'appuyer, demeuraient trop peu développés, voire, dans certains cas, presque entièrement négligés. J'ai alors entrepris d'écrire la théorie de l'urbanisation, d'y incorporer des études historiques détaillées sur le processus urbain en Grande-Bretagne, en France et aux États-Unis, et de combler au passage quelques « cases vides » de la théorie marxienne. Très vite, le projet a pris une ampleur incontrôlable. Dans ce livre, si long soit-il, je ne traite que de ces « cases vides » de la théorie. Que l'on me permette d'expliquer pourquoi.

L'une des vertus et des difficultés de Marx est que, chez lui, tout se rapporte à tout. Il est impossible de travailler sur une « case vide » sans travailler simultanément sur tous les autres aspects de la théorie. Tous les points de détail qu'il m'a fallu comprendre – comme la circulation du capital dans l'environnement bâti, le rôle du crédit et les mécanismes (comme la rente) qui interviennent dans la production des configurations spatiales – sont incompréhensibles si l'on ne prête pas une attention scrupuleuse aux relations qu'ils entretiennent avec le reste de la théorie. J'ai constaté, par exemple, que les erreurs commises sur l'interprétation de la rente découlaient d'un échec à intégrer cet aspect précis de la distribution dans la théorie générale de la production et de la distribution proposée par Marx. Mais il y avait un problème : il existe de nombreuses interprétations différentes

de cette théorie générale. En outre, et c'était prévisible, mes recherches sur des sujets qui m'intéressaient particulièrement m'ont amené à repenser la théorie de la valeur, la théorie des crises, et ainsi de suite. Je n'avais pas d'autre choix que d'écrire un traité sur la théorie marxienne en général, en accordant une attention particulière à la circulation du capital dans l'environnement bâti, au système de crédit et à la production des configurations spatiales.

Tout cela m'a entraîné fort loin de mon objet de départ : l'urbanisation sous le capitalisme ; les détails de l'administration haussmannienne à Paris, à quoi succèdent la grandeur et l'horreur de la Commune ; les processus de la transformation urbaine et de la lutte des classes dans ma ville d'adoption, Baltimore. Pourtant, des liens existent bel et bien. Je crois même possible d'unifier tout cela, de dépasser les frontières qui séparent en apparence la théorie, formulée abstraitement, et l'histoire, enregistrée concrètement ; la clarté conceptuelle de la théorie et le fouillis apparemment inextricable de la pratique politique. Mais, faute de temps et de place, je suis contraint de présenter ma théorie sous la forme d'une conception abstraite, sans faire référence à l'histoire. En ce sens, le présent ouvrage n'est, je le crains, que le pâle semblant d'une idée grandiose. Et constitue, par-dessus le marché, une violation des idéaux du matérialisme historique.

Je dirai pour ma défense que personne ne semble avoir trouvé le moyen d'imbriquer la théorie et l'histoire, de préserver l'intégrité de chacune tout en dépassant leur séparation. Marx s'est donné le plus grand mal pour garder intacte la relation histoire/théorie dans le livre I du *Capital*, mais, en conséquence, il n'a probablement mené à bien qu'un vingtième de ce qu'il entendait accomplir (il n'a jamais terminé *Le Capital*, et les volumes prévus sur le commerce extérieur, le marché mondial et les crises, l'État, etc., sont restés à l'état de projet). Quant à l'histoire, elle disparaît presque entièrement des travaux préparatoires qui constituent le livre II. Pour ma part, je voulais étudier en profondeur le matériau rassemblé par Marx dans les trois livres du *Capital*, les trois parties des *Théories sur la plus-value* et les *Grundrisse* pour traiter des sujets qui m'intéressaient tout particulièrement. Le seul moyen d'y parvenir, c'était de dépouiller la théorie de tout contenu directement historique.

J'espère néanmoins que la théorie générale exposée ici sera utile à l'étude de l'histoire et à la formulation de pratiques politiques. Elle l'a été pour moi. Elle m'a aidé à comprendre pourquoi le capitalisme s'engage périodiquement dans une frénésie insensée de spéculation foncière ; pourquoi la chute d'Haussmann, en 1868, est liée au même type de difficultés financières que celles qui ont accablé New York dans les années 1970 ; pourquoi les phases de crise se manifestent toujours sous la forme d'une réorganisation conjointe des technologies et des configurations régionales de production ; et ainsi de suite. Tout ce que je puisse espérer, c'est que d'autres trouveront ma théorie aussi utile. Si tel n'est pas le cas, alors je suppose qu'il m'incombait de démontrer son utilité dans des

travaux dont le contenu sera plus explicitement historique, géographique et politique. On ne doit toutefois pas en déduire que je tiens cette théorie pour exacte et sacrosainte. Elle mériterait à coup sûr d'être réexaminée, amendée de bien des manières, mieux construite, encore plus générale, mise à l'épreuve de l'histoire et du feu de la lutte politique. Je publie ces conclusions théoriques pour contribuer à un processus collectif de découverte. Et je les publie maintenant, parce que je ne peux approfondir davantage ce sujet sans procéder à une réorientation radicale qui mettra encore des années à porter ses fruits.

Je pourrais gonfler cette introduction de doctes commentaires sur des questions d'épistémologie et d'ontologie, sur la théorie et la pratique du matérialisme historique, sur la « vraie » nature de la dialectique. Je préfère laisser mes méthodes de recherche et d'exposition parler pour elles-mêmes tout au long du texte, et l'objet de mon enquête apparaître au fur et à mesure, au lieu de le poser a priori comme une silhouette de carton dans un théâtre d'ombres. En revanche, quelques commentaires d'ordre général, relatifs à ce que j'ai voulu faire et de quelle manière, seront peut-être utiles aux lecteurs.

Mon objectif général est de combiner un mode de pensée que je conçois comme dialectique avec une exposition aussi simple que l'autorise un sujet aussi manifestement complexe. Il n'est pas facile de réconcilier ces deux visées. Par moments, l'aspiration à la simplicité m'entraîne dans les dangereux parages du réductionnisme, tandis qu'à d'autres, le souci scrupuleux de préserver toute la complexité de mon sujet me conduit au bord de l'inaffaisabilité. À ma satisfaction, je n'ai évité aucune de ces erreurs. J'ai bien conscience qu'un spécialiste depuis longtemps imprégné de théorie marxiste pourra juger réducteur cela même qui apparaîtra inutilement obscur à un néophyte. Pour parer à cet inconvénient, ma tactique a consisté à faire un effort de simplicité dans les premiers chapitres, à donner aux néophytes désireux de se coltiner des concepts sans conteste difficiles les outils qui leur permettraient d'affronter au mieux la contribution plus substantielle des chapitres ultérieurs. J'ai tenté d'être plus fidèle à la complexité du sujet dans les chapitres consacrés au capital fixe, à la finance et à la monnaie, à la rente et à la production de configurations spatiales.

Toutefois, je ne voudrais pas que l'on tienne ma démonstration pour linéaire, en dépit de l'apparente linéarité de son déroulement. Les premiers chapitres ne sont pas des éléments solides et fixes sur lesquels seraient édifiés les suivants. De la même façon, ces derniers ne sont pas dérivés ou déduits d'un ensemble de propositions premières formulées au départ. La vision de l'ensemble doit évoluer à mesure que l'on intègre un nombre croissant de phénomènes dans l'immense tableau composite que forme le capitalisme en tant que mode de production. La difficulté est ici de produire un mode d'exposition – ou si l'on préfère, une forme argumentative – qui ne viole pas le contenu des idées exprimées. Chaque chapitre se focalise sur un aspect particulier de l'ensemble. La difficulté est de maintenir

cette focalisation tout en conservant la relation avec tout le reste, qui entre dans le champ de vision élargi. L'invocation permanente de « tout le reste » encombrerait inutilement les chapitres ultérieurs, rendrait les premiers incompréhensibles, parce qu'il faudrait convoquer sans explication des matières qui n'auraient pas encore été traitées. Pour résoudre ce problème, Marx a choisi, dans les premiers chapitres du *Capital*, de façonner un langage si dense et si abstrait qu'il laisse le commun des mortels abasourdi, du moins à la première lecture. J'ai opté pour une voie médiane. J'emploie les notions d'opposition, d'antagonisme et de contradiction comme des fils permettant de relier entre eux les différents matériaux. Ce faisant, j'use d'un procédé logique que Marx a admirablement su mettre à profit. J'en examinerai le détail plus loin. En revanche, il sera bon de clarifier à l'avance la tactique générale, ne serait-ce que pour donner au lecteur une idée du déploiement de ma démonstration.

À chaque étape de la formulation de la théorie, on rencontre des antagonismes qui débouchent sur des configurations intrigantes, faites de contradictions *internes* et *externes*. La résolution de chacune ne fait que provoquer la formation de nouvelles contradictions ou les transposer sur un nouveau terrain. Dans sa rotation, l'argument peut progresser, sortir de lui-même de manière à couvrir chaque aspect du mode de production capitaliste. Par exemple, *Le Capital* s'ouvre sur l'idée que la marchandise matérielle est à la fois valeur d'usage et valeur d'échange, et que ces deux formes de valeur s'opposent nécessairement l'une à l'autre. Cette opposition (interne à la marchandise) trouve son expression externe dans la séparation entre les marchandises en général (les valeurs d'usage) et l'argent (représentation pure de la valeur d'échange). Mais ensuite, l'argent intériorise des fonctions contradictoires qui ne peuvent se résoudre que si celui-ci circule d'une certaine manière, en tant que *capital*. Ainsi à mesure que l'argumentation se déploie, elle englobe l'antagonisme de classe entre capital et travail, la dynamique contradictoire du changement technologique et se transforme en une longue et complexe dissertation sur les contradictions apparemment irréconciliables qui conduisent le capitalisme vers des crises cataclysmiques. Conformément à cette logique, les sept premiers chapitres de ce livre proposent un résumé et une interprétation de l'argumentation marxienne, pour aboutir à ce que j'appelle « la première mouture » de la théorie des crises, illustrée par la théorie marxienne de la baisse tendancielle du taux de profit.

J'emploierai le même procédé logique dans les chapitres suivants, pour élargir l'argument de Marx à un terrain moins balisé. L'analyse de la formation du capital fixe et des fonds de consommation proposée au chapitre 8 montrera que les excédents de capital et de force de travail produits dans les conditions décrites par la théorie des crises « première mouture » peuvent être absorbés par la création de nouvelles formes de circulation tournées non pas vers des usages présents, mais vers des usages futurs. Mais alors, on constatera que ces nouvelles formes sont,

à long terme, incompatibles avec une dynamique continue de changement technologique, qui est elle-même une condition nécessaire de la perpétuation de l'accumulation. En conséquence, la « valeur » placée dans le capital fixe devient une grandeur instable. La circulation du capital est exposée à des perturbations majeures.

Le système de crédit arrive alors à la rescousse. Dans les chapitres 9 et 10, nous découvrirons que le système de crédit, sorte de « système nerveux central » de la régulation du flux de capital, a la capacité de résoudre tous les déséquilibres auxquels le capitalisme est enclin, de résoudre les contradictions identifiées précédemment. Mais il ne peut y parvenir qu'en intériorisant ces contradictions en son sein. L'énorme concentration du pouvoir financier, soutenu par les machinations du capital financier, peut tout aussi facilement stabiliser le capitalisme que le déstabiliser. Quoi qu'il en soit, une opposition fondamentale se crée entre le système financier – la création de monnaie comme monnaie de crédit – et sa base monétaire (l'utilisation de l'argent comme mesure de la valeur). Tout cela prépare le terrain à l'examen des aspects financiers et monétaires de la formation des crises, notamment des paniques financières et de l'inflation. Voilà qui constitue la « seconde mouture » de la théorie des crises.

Le chapitre sur la rente viendra nominalement compléter la théorie de la distribution. Il nous permettra en outre d'étudier la dynamique spatiale et temporelle sous un angle théorique. Une analyse plus poussée de la mobilité géographique du capital et de la force de travail montrera que les contradictions du capitalisme sont susceptibles, du moins en principe, de trouver une « solution spatiale » : l'expansion géographique et le développement géographique inégal offrent à un capitalisme en proie à des contradictions la possibilité de se corriger. Cela débouche directement sur la « troisième mouture » de la théorie des crises, qui concerne les aspects spatiaux de la formation des crises. C'est sous cette rubrique que l'on pourra envisager d'un œil neuf les problèmes de l'impérialisme et des guerres inter-impérialistes. On constatera qu'une fois de plus, la recherche d'une « solution spatiale » aux contradictions internes du capitalisme aboutit simplement à projeter ces dernières, sous des formes nouvelles, sur la scène mondiale. Je soutiendrai que c'est cela qui nous permet de construire un cadre pour théoriser la géographie historique du mode de production capitaliste.

Je ne prétends pas qu'il s'agisse du dernier mot sur le sujet – comment serait-ce possible, étant donné le mode de théorisation adopté? J'indiquerai, dans le postscriptum, un certain nombre de points sur lesquels beaucoup reste à faire. Je ne prétends pas non plus que tout ce que j'affirme soit original ou incontestable. Ce qui m'amène à une autre question, qui mérite d'être traitée en introduction.

Au cours de la décennie passée, la tradition intellectuelle marxiste a connu un remarquable renouveau, jalonné de violentes disputes et de rudes polémiques à

forte teneur en vitriol. Je me suis efforcé, sans toujours y parvenir, de me tenir à jour d'une littérature qui a connu une augmentation considérable au cours des cinq dernières années. Pour citer l'origine de chacune des idées contenues dans ce texte, il m'aurait fallu ajouter un nombre incalculable de notes. C'est pourquoi je tiens simplement à faire état de ma profonde dette envers les efforts collectifs d'un grand nombre d'auteurs, de théoriciens et de praticiens. J'ai trouvé une source d'inspiration constante dans le courage de Paul Sweezy, Maurice Dobb, Paul Baran, Edward Thompson, Eric Hobsbawm, Roman Rosdolsky et beaucoup d'autres, qui ont su préserver la flamme de la pensée marxiste dans des années difficiles. Sans la motivation qu'a représentée ce renouveau de la théorie marxiste, porté par des auteurs aussi différents qu'Althusser, Poulantzas, Wallerstein, Amin, Mandel et d'autres, j'aurais sans doute abandonné ce projet depuis bien longtemps. Parmi ces intellectuels, Manuel Castells et Vicente Navarro, que je tiens pour des amis personnels, m'ont à plusieurs reprises apporté leur aide et leurs encouragements.

Je me suis aussi efforcé de faire état des différents débats aussi bien que possible (mais je dois avouer qu'à ma grande frustration, j'ai dû renoncer à en évoquer certains). Il m'aurait fallu allonger considérablement le texte pour exposer les diverses positions défendues dans chaque controverse, et certains travaux, tels ceux de Kōzō Uno, sont arrivés trop tard pour que je leur accorde toute l'attention nécessaire. Aussi ai-je choisi de n'aborder de front que les débats vraiment fondamentaux, touchant à des points essentiels de mon argumentation. Mais, même dans ce cas, j'ai plutôt eu tendance à éviter les polémiques et à me contenter de citer en passant les principaux acteurs de ces débats. J'espère que la fluidité du propos compensera l'absence de pyrotechnie verbale.

Enfin, je tiens à citer les personnes et institutions auxquelles je suis directement redevable. Je suis reconnaissant à la Fondation Guggenheim pour la bourse qui m'a permis de séjourner à Paris, de prendre le temps d'étudier l'urbanisation en France et, chose sans doute plus importante, de me frotter à la complexité vivante de la tradition marxiste française. M. G. Wolman, directeur du département de géographie et d'ingénierie environnementale de l'Université Johns Hopkins, a fait preuve de son profond attachement au principe de liberté de la recherche en contribuant à créer des conditions de travail extrêmement favorables.

J'ai en outre eu la chance de rencontrer, au début des années 1970, un groupe de personnes engagées dans une exploration particulièrement enthousiasmante de la pensée marxiste. Dick Walker et Lee Jordan, Gene Mumy, Jörn et Altrud Barnbrock, Flor Torres et Chuck Schnell, Ric Pfeffer, Lata Chatterjee et Barbara Koepfel ont partagé leurs idées avec moi et ont, par leurs efforts collectifs, contribué à percer les strates de mystification qui nous entourent. Bien plus, ils l'ont fait avec une gaieté et une bonne humeur beaucoup trop rares dans

les relations humaines. Ces dernières années, Beatriz Nofal et Neil Smith ont perpétué cette tradition. Ils ont aussi épluché chaque page du manuscrit. Je leur en suis immensément redevable. Barbara, Claudia, John et Rosie m'ont apporté un soutien très particulier. Enfin, John Davey, des éditions Basil Blackwell, a attendu le produit fini avec patience et bienveillance et m'a permis d'occuper un coin (parfois ensoleillé) de sa cuisine pour rédiger ces lignes et bien d'autres.

**{fin de l'extrait}**